

INTERVIEW MARIE N'DIAYE

Module 03 : Son style, ses influences

On va peut-être Marie N'Diaye évoquer votre style. Accepteriez-vous qu'on le qualifie de classique ? Vous avez une phrase très construite une richesse de vocabulaire considérable qui se lit notamment dans les adjectifs, dans les adverbes et une solidité, une robustesse dans la phrase. J'en donnerais quelques exemples tout à l'heure. Si on vous dit que vous avez un style classique, vous prenez ça comme un compliment ou un propos désagréable ?

Ni l'un ni l'autre, comme un constat que j'accepte.

« Et celui qui l'accueillit et qui parut comme fortuitement sur le seuil de sa grande maison de béton dans une intensité de lumière soudain si forte que son corps vêtu de claire paraissait la produire et le reprendre lui-même. Cet homme qui se tenait là, petit, alourdi, diffusant un éclat blanc comme une ampoule au néon, cet homme surgit au seuil de sa maison démesurée n'avait plus rien se dit aussitôt Norah de sa superbe, de sa stature, de sa jeunesse auparavant si mystérieusement constante qu'elle semblait impérissable. Il gardait les mains croisées sur son ventre et la tête inclinée sur le côté. Cette tête était grise et ce ventre saillant et mou sur la chemise blanche au-dessus de la ceinture du pantalon crème. »

Quelles influences vous reconnaissez-vous parmi les écrivains vivants ou morts ? Avez-vous une sorte de panthéon personnel ?

Il y a oui comme c'est souvent le cas, les écrivains fondateurs qui dans mon cas, il y a largement plus de 25 ans, ont été Flaubert, Proust, les russes Dostoïevski, Tolstoï, Henry James très profondément, même si je ne le lis plus. Puis il y a eu les américains du milieu du 20^{ème} siècle, Faulkner, Hemingway, Carlson McCullers... Chez les vivants, un auteur que je lis depuis l'adolescence et que je n'ai cessé de lire, c'est l'américaine Oates, Joyce Carol Oates envers laquelle j'ai une dette très grande même si je ne crois pas que nous écrivions de la même manière mais souterrainement, son influence sur mes histoires a été considérable.

Vos histoires ou vos contes ? C'est une écriture très classique mais en même temps vous introduisez des éléments de merveilleux. Est-ce qu'il n'y a pas une influence africaine, n'y a-t-il pas un passage du récit au conte ?

C'est toujours difficile pour moi de répondre à cette question. Je n'ai pas eu une enfance africaine, quand j'étais enfant je n'ai pas été en contact avec l'Afrique, je ne crois pas que les influences se fassent génétiquement. En fait, les contes, que ce soit les contes de Grimm, de Perrault ou les contes russes, se ressemblent tous un peu. Les contes africains ressemblent aux contes allemands du Moyen-Age donc si il y a une influence des contes et il y en a une très certainement dans mon écriture...

Elle est universelle ?

Oui, c'est-à-dire que les contes qui ont accompagné mon enfance étaient des contes occidentaux. Les contes africains je les ai découverts que plus tard.

Vous taquinez les peurs primitives du lecteur quand même ? Les oiseaux, évidemment on pense à Hitchcock et à son film, il vous a sans doute inspirée un peu ?

Oui, bien sûr.

Il ya une espèce de terreur qui vient des profondeurs de l'estomac, qui vous saisie. Imaginons qu'une buse vous suit partout, qu'elle rentre chez vous, qu'elle frappe votre pare brise...

Ce qui est intéressant, c'est l'ambivalence, comme dans le film d'Hitchcock. Les oiseaux sont habituellement des êtres aimables, beaux et rassurants. Quand ils deviennent agressifs, il y a une désorientation du personnage et du lecteur qui est intéressante je pense.

C'est vrai que la pauvre Khady finit parmi les oiseaux.

Mais là, c'est plutôt joyeux.

Elle devient oiseau. Les chrétiens diraient son âme est montée au ciel.

Je voulais vraiment que la fin, que la mort de cette jeune femme ne soit pas triste, que même si il y a mort, il y ait aussi une sorte de gloire.

Et pourtant malgré cette ambiance vous ne rechignez pas à évoquer les petites misères intimes de vos personnages.

Oui, d'un pauvre corps souffrant.

D'un pauvre corps souffrant. Norah fait pipi dans sa culotte quand elle est trop émue, Rudy souffre des hémorroïdes et vous nous épargnez pas grand chose, on est au courant. Cette misère des corps est-elle symbolique de la détresse morale ?

Ce qui m'intéresse, c'est ce défi là, essayer d'introduire dans ce qu'on espère être une œuvre d'art des éléments aussi laids, aussi réels, du réel le plus vulgaire.

Pourquoi cela vous intéresse ?

Eh bien parce que c'est une sorte de défi, c'est facile de travailler avec la beauté. Plus la matière est belle plus on espère que l'œuvre sera belle et quand on essaye de travailler avec la laideur ou en tout cas du prosaïque absolu le défi à relever pour essayer de transformer tout cela en œuvre, ce défi est plus grand, plus excitant.